



HAL
open science

Écriture et souci de soi

Marie-Hélène Boblet

► **To cite this version:**

Marie-Hélène Boblet. Écriture et souci de soi : les journaux de Jean-Luc Lagarce. *Europe's World*, 2010, 969-970, pp.39-52. halshs-00461855

HAL Id: halshs-00461855

<https://shs.hal.science/halshs-00461855>

Submitted on 6 Mar 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ECRITURE ET SOUCI DE SOI

L'équation entre vivre et écrire, ou écrire et se préoccuper d'un point de vue éthique de soi ne réduit pas plus la littérature à un geste d'expression qu'elle ne la magnifie en une religion à laquelle sacrifier son temps de vie. Car c'est bien de temps de vie qu'il s'agit : du temps qu'il reste à vivre et de l'usage qu'on en fait - ce dont le journal est le lieu - ; et du temps récapitulé, réapproprié par la médiation de la littérature en objet de méditation pour se préparer à mourir - ce à quoi se consacre le théâtre de Lagarce. Son œuvre rend hommage à la vie, la vie pleine et ressaisie par l'écriture, non pas mutilée mais aiguillonnée, sublimée par la perspective de la mort. L'unité et la cohérence de l'œuvre, je les envisage ici du point de vue du souci de soi et de l'usage de sa vie, au sens où l'entend Michel Foucault. D'une préméditation de la mort, aussi, au sens où Montaigne, appuyé sur la tradition antique, y évertue ses lecteurs dans le livre I des *Essais* et s'y prépare lui-même, précisément à l'âge de trente-neuf ans : « Mais quoi ? Les jeunes et les vieux laissent la vie de même condition ; nul n'en sort autrement que si tout présentement il y entrait ; joint qu'il n'est homme si décrépité (sic), tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a établi les termes de ta vie ? Tu te fondes sur les comptes des médecins : regarde plutôt l'effet et l'expérience. Tu as passé les termes accoutumés de vivre : et, qu'il soit ainsi, compte de tes connaissants, combien il en est mort avant ton âge, plus qu'il n'y en a qui l'aient atteint : et de ceux-mêmes qui ont anobli leur vie par renommée, fais-en registre, et j'entrerai en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant qu'après trente-cinq ans. Il est plein de raison et de piété de prendre exemple de l'humanité même de Jésus-Christ : or il finit sa vie à trente et trois. Le plus grand homme simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme »¹.

Même si à la fin du vingtième siècle un décès survenu avant quarante ans semble excessivement prématuré, à l'aune de l'Histoire, cet âge est suffisant pour accomplir son œuvre, et s'accomplir soi-même. Evidemment entre le martyr, le trépas héroïque et la mort sidaïque, la différence se situe non seulement dans le sens qui peut être donné ou non à la mort elle-même, mais dans l'appropriation de la mort lentement à venir, dans la chronique vécue d'une

¹ Montaigne, *Essais*, I, XX. Montaigne écrit à trente-neuf ans, Lagarce est mort à trente-huit.

disparition annoncée. L'écriture vaut ici une épreuve d'endurance : elle aide à durer, elle plénifie la durée. Elle assure le sujet, sans pouvoir le sauver, contre ce qui serait la victoire définitive de l'ennemie logée au cœur de ses défenses immunitaires : l'amuïssement, l'éparpillement et l'émiettement de soi.

Ecrire un journal, c'est donner un espace et un temps à des émois, des angoisses, des désirs tant qu'ils se manifestent. Même le regret de ne plus guère en éprouver demeure un affect, un signe de vie sensible. En composant des romans ou des pièces de théâtre, on raconte des histoires, on joue à vivre autrement ou autre chose, même si le substrat de l'inspiration est marqué par l'expérience biographique de l'abandon, de l'exclusion, du remords. Le désir de fabuler et de s'adresser à un public extérieur à soi-même fonctionne comme un ressort vital. Et soumettre la vie émotionnelle première à l'organisation poétique et esthétique d'une œuvre, c'est la faire entrer dans un plan de vie plus haut, plus durable, moins mortel. L'écriture lagarcienne projette de réfléchir à ce que l'on fut, d'accompagner voire d'accomplir la conversion à soi-même que recommandent les Anciens, d'être acteur et témoin de soi. L'écriture et l'émotion, l'écriture et l'invention, l'écriture et le souci de soi : tels sont les enjeux de l'œuvre de Lagarce à l'heure d'approcher sa fin.

L'écriture ou la vie

L'écriture, à la fois occupée par la mort et occupée à la tenir en respect, se vit en même temps comme diffèrent et comme obsession de la fin. De la première épreuve, celle du sursis pleinement mesuré et joui, Lagarce tire une satisfaction de l'ordre de la sérénité, du consentement à ce qui advient : « Ce qui fascine les autres - et m'étonne – c'est ce calme. Le fait de savoir qu'on mourra, que d'une certaine manière on est déjà mort, et nous voir continuer, ne pas crier – pas trop -, ne pas supplier ou insulter Dieu. C'est cela qui les fascine. Pourquoi continuer à gratter, noircir du papier, essayer de raconter une ou deux histoires ? Ils me regardent et s'étonnent.

Nous faisons partie du troisième groupe. Il y a les vivants et les morts et nous, là, qui sommes perdus et continuons »².

Ecrire, c'est donc d'abord persévérer dans l'être, sans finalité autre que de gratter une histoire ou deux drames, prélevés sur la durée même de l'existence. Car enfin pourquoi se taire

² Lagarce, *Journal, op. cit.*, 16 /5/1993, p. 196-7.

avant que d'être aphone ? Par anticipation morbide ? Projection d'un corps muet en devenir ? Mais c'est ce que nous sommes tous, et se taire alors conviendrait à tous, appelés à mourir. La responsabilité incombe à ces malades, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce, de témoigner d'une perte particulière (« nous qui sommes perdus et continuons »), d'une destitution progressive de soi, et de trouver une écriture qui dise justement à la fois la vie et sa « mortification » au sens étymologique. Il leur revient d'abord de pouvoir écrire, ensuite de pouvoir écrire *cela* : cette expérience singulière, cette tension à double contrainte entre espoir de traitement et de rémission et désespoir et abdication. Cette mixité de l'espoir et du désespoir prive de toute illusion, mais maintient le « jeu » de la vie.

On triomphe de la mort tant qu'on ne se livre pas dans l'urgence pulsionnelle à la vie réelle, que l'on garde ce « calme » : il s'agit de ne pas renoncer à la *distance* de l'écriture de fiction : distance comme délai, diffèrement ; distance comme médiation, esthétisation ; distance comme catharsis, sublimation de la rage et de la peur. Car un tel renoncement signifierait l'abandon au mal galopant dans une économie du désastre. Certes cette tentation gagne parfois Jean-Luc Lagarce ; quand le moment fatal semble trop proche, il annule toute autre initiative que celle de physiquement déplier et déployer son corps : « Je préférerais de nouveau prendre part à la vie que d'écrire cent histoires »³. Prendre part à la vie, ou écrire : cette alternative exclusive, déchirante, s'énonce comme si l'écriture n'était pas participation à la vie. Pourtant relancer l'acte d'écriture lance le double défi de se retirer de la vie tout en l'accomplissant. Se retirer, car Lagarce confirme dans son *Journal* ce que Guibert écrit dans *Le mausolée des amants* : « Une des choses les plus mélancoliques dans le rapprochement de la mort : la privation du lointain »⁴. Le lointain, c'est le monde, dont on s'écarte ; la maladie écrase sur soi-même, replie affectivement le sujet sur son sort, le livre au plus proche, son corps. Le renoncement au partage des sens par défaut et excès de corps, la perte d'un monde, voire d'un sens commun, s'éprouvent dans le retrait du monde séculier, mais aussi dans l'assèchement d'un moi dés-affecté.

L'écrivain jouit cependant d'un privilège par rapport au commun des mortels : il peut remplacer cette distance affective dont il souffre par une distance esthétique dont il tire profit. Il peut résister au processus car la représentation littéraire, dramatique, artistique en général accorde

³ Epigraphe du *Cahier XX, Journal 1990-1995*, vol. 2, Besançon, Les Solitaires intempestifs, 2008, 3 juin 1994, p. 370.

⁴ *Le mausolée des amants*, Paris, Gallimard, 2001, Folio, p. 448.

un éloignement d'un autre ordre : un degré de décantation, de symbolisation. L'infirmité sensorielle se double d'une possibilité de médiation, de distanciation propre à l'écriture, qui en rend la pratique cathartique. Ecrire cent histoires plutôt que prendre part à la vie prouve que l'imagination et la création littéraire sont une attestation d'existence plutôt qu'une absentification. C'est seulement quand on ne pourra plus écrire, imaginer, qu'on ne pourra plus re-présenter son cours plus que la mort aura gagné.

Si écrire est continuer, « sans trop crier ni supplier ou insulter Dieu », ce n'est pas donc seulement persévérer. C'est reprendre l'initiative, recommencer une histoire ou deux, et observer que le lot des humains est là : dans la connaissance de sa fin, et dans le mouvement qui, sans la nier, en appelle à la pulsion de vie. Bien que tous nous devions mourir, nous sommes nés pour vivre, et pour inventer, initier, en la circonstance pour écrire et pour représenter.

Inventer, imaginer

Quand le désir fait défaut pour sa propre économie, faute d'élan et de force physiques, il reste en effet la vitalité mentale et imaginative. C'est même cette faculté d'imaginer qui signe la subjectivité humaine, et son invalidation qui signal la progression de l'agonie. « Avant ces derniers mois, je n'avais pas de désir de rien, mais je me racontais encore des histoires, je m'imaginai. Cela aussi, c'est fini. Je n'imagine plus, je ne suis plus une personne. [...] La nouvelle c'est cela en fait, ce n'est pas la souffrance, ou le délabrement du corps, la maladie, c'est cette exclusion du désir, cette solitude totale, sans émotion, sans amour, ce gouffre effroyable derrière la dignité apparente de la façade »⁵.

Avant 1993, les affects efficients exprimés dans le journal présupposaient un sujet infecté certes mais encore affecté. A cet égard, même la haine est un « bon » signe, revigorant et vitalisant, de cette résistance psycho-affective au mal. Elle participe d'une hygiène de vie et d'une économie de la dépense. Cette affirmation de soi dans la violence émotionnelle se reconnaissait déjà sous la plume d'Hervé Guibert, précurseur et « initiateur » en quelque sorte de Jean-Luc Lagarce. Le 28 décembre 1991, Lagarce note : « Hervé Guibert est mort »⁶ alors que le journal a déjà énuméré Daney, Donne, Bagouet, Collard, Yves Navarre. Cet accompagnement des membres d'une confrérie fragilisée par le virus se mesure à la part des noms de disparus

⁵ *Journal*, vol. II, 1/12/1993, p. 266

⁶ *Journal*, vol. II, 28 décembre 1991, p. 108.

égrenés au fil du temps, mais le nom de Guibert est associé à une place élective : « Dans une interview donnée à l'occasion de la sortie de son dernier roman, Hervé Guibert annonce qu'il a le SIDA et qu'il va mourir bientôt. Il dit calmement les choses. Il va mourir.

Je reste abasourdi, dans la rue, les jambes tremblantes, comme s'il s'agissait d'un ami. - Mais c'est-ce pas de cela qu'il s'agit ? »⁷. Et le 9 mars : « La semaine totalement occupée – préoccupée - par Hervé Guibert »⁸.

Cette amitié, révélée par la proximité dans la maladie, est préparée par une complice hostilité à l'égard de la parentèle. La haine de Guibert (dont on trouve trace dans *Mes parents*) et sa rébellion contre l'allégeance à la famille sont d'abord érigées en fortin, en mécanisme de défense d'un moi non reconnu, non connu même⁹. Son étrangeté, il la cultive avec soin et opiniâtreté. Pourtant la haine est encore une manière de se laisser envahir par les spectres : même si ceux des parents ressemblent à des conspirateurs tandis que ceux de la famille élue des écrivains rassemble des inspireurs, tous forment une assemblée de figures tutélaires qui « font former des fantômes ». Pour Hervé Guibert, Kafka, Bove ou Handke sont tout ensemble des guides et des monstres qui demandent vérification de l'identité symbolique quand les parents

⁷ *Journal*, vol. I, 3/3/1990, p. 518.

⁸ *Idem*.

⁹ Selon Guibert, l'écriture et la signature dans *Le Monde* ont rendu supportable l'homosexualité de leur fils à ses parents : « J'imagine que s'ils n'avaient pas cette impression de mon nom comme une assise d'autorité, d'importance, de pouvoir - déjà les inquiète et les alarme parfois le tronquage du nom par les initiales - ils supporteraient beaucoup moins l'homosexualité, toute seule elle ferait de moi à leurs yeux un être asocial, menacé, perdu. La mort des parents, dit A. : le jour où l'on n'a plus rien à prouver, la délivrance de n'avoir plus rien à prouver » (*Le mausolée des amants*, p.139). Cette souffrance de la non-reconnaissance, Lagarce la lit sous le plume de Renaud Camus, et y compatit : « Lecture : *Journal d'un voyage en France*. De Camus donc... Une scène vint presque me faire pleurer. Lorsqu'il est enfant, c'est le jour de sa communion et il entend sa mère se plaindre que le repas était mauvais, et il est très triste de cette fête abîmée par cette réflexion – qu'il n'aurait pas dû entendre. Mais ce n'est pas ce qui m'a ému, c'est cette phrase : « C'était après tout et c'est encor le seul « grand jour » qu'on ait jamais donné en mon honneur (p. 88). C'est ce « après tout », tout le reproche de manque d'amour, qui m'émeut (L'enfant de 35 ans) » (*Journal*, vol. I, 29/3/1988, p. 345). Et le 4/1/1989, il écrit : A quoi servent les gens, fussent-ils vos parents, qui ignorent tout absolument de vous ? » (*Ibid.*, p. 439).

réclamaient une reconnaissance généalogique. Mais Lagarce exprime autre chose : sa solitude hargneuse se double de la gratitude d'avoir été libre de lui-même. Au nom de la fratrie, il éprouve à l'égard de ses parents la « reconnaissance de nous avoir élevés de telle manière, avec de tels principes de liberté et d'optimisme, que nous avons pu faire notre vie, jusqu'à aujourd'hui, comme nous l'entendions, le monde et la vie nous appartenant. (Qui connaît le pays de Montbéliard comprendra)¹⁰. La violence est donc le produit de l'éloignement revendiqué par le fils *et* autorisé par les parents, comme si ce don-là devait se racheter, comme si épargner les parents du récit de sa vie et des récriminations contre Montbéliard se payait de pulsions incontrôlables : « Je ne leur raconte rien de ce qu'est ma vie et ils ne m'ont jamais rien demandé. [...] Je pensais aussi que c'est comme ça qu'on devient pédé. Ma violence qui éclate si brutalement parfois, vient également de cette infinie courtoisie que je m'impose auprès d'eux. Ma folie aussi... »¹¹.

Symboliser, métaboliser

La progressive exclusion de soi-même que vit le sujet désaffecté peut apparaître comme la répétition d'une exclusion familiale et sociale antérieure. L'écrire, c'est la perlaborer¹². Car achever une œuvre littéraire ne repose pas exclusivement sur l'affabulation de cent histoires, il faut encore que cette histoire se compose, devienne « sujet » pour parler en formaliste. Inventer est le premier geste ; reste toutefois à symboliser et à faire signifier. L'écriture est cette victoire sur le traumatisme psychique d'être un vivant déjà mort, figuration impossible pour l'esprit¹³. Elle permet de dire littérairement, donc de représenter (non pas de présenter de façon brute) ce paradoxal état, cet entre-deux. Donner forme et sens à cette expérience fait de cette histoire singulière une épreuve universelle de subjectivation. Raconter la chronique d'une mort annoncée -et commentée - et représenter la (non) cérémonie des adieux dans les pièces testamentaires de Lagarce, c'est « perlaborer » le mal, le faire ressentir et partager, le faire entrer dans le sens

¹⁰ *Journal*, vol. I, 27/10/1986, p. 224.

¹¹ *Ibid.*, 9/8/1987, p. 283.

¹² La traversée, la transformation est impliquée par le mot allemand « *durch* arbeiten » (perlaborer).

¹³ Dans le trauma en effet quelque chose est soustrait à la représentation, à la symbolisation; c'est un sentir qui n'est pas senti, faute de pouvoir s'inscrire dans une représentation, dans du symbolique.

commun¹⁴. Provoquant son lecteur, Lagarce annonce cette élaboration progressive et laborieuse dans son journal le 26 mai 1990 : « J'ai un peu avancé sur *Quelques éclaircies* que je songe à rebaptiser *Juste à la fin du monde*. Bon, ça vous fascine ?

Et puis, je bute à nouveau, je pense qu'il y a là quelque chose d'important, tout près que je n'arrive pas à atteindre. C'est la première fois que je prends les choses avec autant de clairvoyance, ceci dit. Ce n'est pas bien, je recommence, je recommence. Appliqué. (Trop ?) C'est ma dernière pièce aussi, ou encore, si on veut être plus optimiste : après celle-là, si je la termine, les choses seront différentes »¹⁵.

La médiation par l'écriture permet donc non seulement de symboliser, mais de métaboliser, de rendre les choses différentes. On a beaucoup commenté la mélancolie du ressassement lagarcien, qui coïncide avec l'impossibilité de ressaisir le vif, de l'élancer vers l'à venir. La pulsion de mort à l'œuvre triomphe dans la compulsion de répétition et sa traduction rhétorique, l'épanorthose. Mais à chaque nouveau traitement, l'espoir de guérison regagne le sujet, inverse la tension psychique du consentement à la mort en résistance opiniâtre de la vie. La tentation remémorative du récit se compense par la pulsion du « drame de la vie »¹⁶. Il ne s'agit plus simplement d'apprendre à mourir, mais de réapprendre à vivre sans perdre de temps pour *devenir soi*. Il faut insister sur le fait que l'épanorthose est le signe d'une exigence éthique et que l'entrelacement de la narration et du dialogue dans les pièces de théâtre est la manifestation de la quête d'une unité et d'une cohérence individuantes, constituantes. Les répétitions et variations du journal et de l'écriture diaristique, face à la double contrainte de la mort dans la vie et de l'altération dans l'identification, s'apparente à une de ces pratiques de soi qu'examine Michel Foucault dans *L'Herméneutique du sujet*, ces « actions par lesquelles on se prend en charge, on se modifie, on se purifie, on se transforme, on se transfigure. Et de là toute une série de pratiques [...] : techniques de mémorisation du passé ; techniques d'examen de conscience ; techniques de vérification de représentations à mesure qu'elles se présentent à l'esprit »¹⁷. Malgré l'apathie, malgré l'atteinte portée à la fécondité imaginative, reste possible le geste diaristique.

¹⁴ Sur la nécessité éthique de l'hybridité générique de ces pièces en particulier, je me permets de renvoyer le lecteur à mes articles « L'hybridité générique du théâtre de Lagarce », *Poétique*, n° 156, novembre 2008, et « Jean-Luc Lagarce, actualité d'un solitaire intempestif », *Esprit*, décembre 2008.

¹⁵ *Journal*, vol. I, 26/05/1990, p. 543-4

¹⁶ Je renvoie au bel article de Jean-Pierre Sarrazac, « De la parabole du fils prodigue au drame-de-la-vie », *Jean-Luc Lagarce dans le mouvement dramatique*, Les Solitaires intempestifs, 2008.

¹⁷ Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, Paris, Seuil/Gallimard, 2001, p. 13.

De même que *Le Pays lointain* ou déjà *Juste la fin du monde* rémunèrent l'exclusion par la restitution d'un trajet *vers*, le journal porte témoignage de la défaite de l'individu tout en affirmant, par la réflexivité, la conquête subjective de soi.¹⁸ :

Apprendre à mourir, réapprendre à vivre

L'approche de la date fatidique rend plus urgent, plus pressant le geste par lequel affirmer son mode d'existence et confirmer son *ethos*, son être. La perte programmée de soi requiert un resserrement qui en passe par l'écriture, et particulièrement par le journal comme pratique de soi. Ce recueillement ne se réduit pas à un repli ascétique, mais participe d'un encouragement, voire d'un enragement à vivre : pour Lagarce, seul le silence signera la capitulation devant le mal. Quand Hervé Guibert, avant lui, rédigeait le journal de son hospitalisation dans *Cytomégalo*virus, l'affirmation de soi triomphait de la peur et seul le geste d'écriture, outre le suicide pouvait empêcher la mort d'advenir et de remporter le dernier mot:

« Ecrire dans le noir ?

Ecrire jusqu'au bout ?

En finir pour ne pas arriver à la peur de la mort ? »¹⁹.

L'abandon de la plume signalerait le découragement absolu: « Ce journal, qui devait durer 15 jours, peut s'arrêter d'un jour à l'autre, pour cause de découragement absolu »²⁰.

La conversion du regard vers l'intériorité, vers le « noir même », nourrit les trois récits de « formation », de Jean-Luc Lagarce : *L'Apprentissage au Voyage à la Haye*:

¹⁸ Pour Guibert aussi, l'écriture diaristique était doublement réflexive. « Pour le livre, l'entrelacement de deux strates de mémoire ; la mémoire immédiate, partielle et tâtilonne du journal ; la mémoire vague et synthétique du récit au travail » (*Le mausolée des amants*, p. 442).

¹⁹ Guibert, *Cytomégalo*virus, Seuil, 1992, p. 93.

²⁰ *Ibid.*, p. 31. « J'ai écrit l'autre jour qu'il faudrait se livrer à de purs événements d'écriture (comme les plus pures photos sont de purs événements de lumière), sans sujet, sans histoire. Mais ce qu'il faudrait surtout, c'est ne plus du tout décrire le monde, ne plus vouloir le mettre en écriture, ou la longue bande continue, quotidienne qui fait la relation qu'on a avec lui (le journal). Je voudrais m'enfermer encore plus en moi-même, et ne plus avoir affaire qu'aux événements les plus intérieurs, car le monde, maintenant, me semble décevant, invisible. Comme renaître après une mort (car ce serait peut-être l'arrêt complet de cette activité), je chercherais une conscience plus rare de l'écriture... (*Le mausolée*, p. 188)

D'une façon générale, le journal recentre non seulement sur la conscience de soi et l'intériorité mais aussi sur la conscience d'écrire et la réflexivité

« "Je suis juste là... je retourne à l'intérieur, les yeux fermés... Les jours qui suivent encore, juste des jours, je reste ainsi... " ».

Ce retour en soi-même, « yeux clos écarquillés »²¹ permet simultanément de consister en soi et de consentir à soi. Les deux s'équivalent, à condition d'admettre que l'identité n'est pas fossilisée, qu'on a le droit et même le devoir en tant qu'être pensant, vivant d'être mouvant. La décision autoritaire et rigide de soi contrarie le souci de soi et la plasticité dynamique de la vie : « A ne pas admettre sa propre vie, ses propres lâchetés, son arrangement, toujours, avec la réalité, [...] à ne parler que des autres [...], les jugements définitifs que nous assenons sur leurs vies, leurs erreurs, leurs victoires et leurs imbéciles défaites, nous mourons, nous sommes morts, nous regardons le spectacle, tout nous est spectacle, la vie nous quitte, nous ne nous interrogeons plus, nous nous aimons tels que nous avons patiemment décidé d'être. Nous trichons »²². La falsification par excès d'ossification, de constance, est un thème récurrent du théâtre lagarcien. A force de vouloir satisfaire l'image qu'ont les autres de soi (« tu as toujours été comme ça, tu n'as pas changé »), on se trahit soi-même. Mais la volonté de soi peut passer par des décisions apparemment et temporairement contradictoires. Ainsi Louis, qui avait promis de ne pas retourner en arrière, au « pays lointain », veut pourtant aller revoir sa famille une dernière fois pour dire qu'il va mourir²³. Finalement *Le Pays lointain* juxtapose deux attitudes antithétiques pour les fondre en une : Louis retourne au pays lointain, mais ne dit rien. Il ne reste fidèle qu'à lui-même, à lui-même *comme un autre*. Son identité comprend les sédimentations de son caractère, le noyau dur de l'ipséité et les variations du devenir temporel. La réflexion philosophique de Paul Ricoeur sur l'*ethos* rejoint les analyses anthropologiques de Michel Foucault : « Si l'identité devient le problème majeur de l'existence sexuelle, si les gens pensent qu'ils doivent dévoiler leur identité propre et que cette identité doit devenir la loi, le principe, le code de leur existence ; si la question qu'ils posent perpétuellement est : « Cette chose est-elle conforme à mon identité ? », alors je pense qu'ils feront retour à une sorte d'éthique très proche

²¹ Beckett, *Compagnie*.

²² « Dire ce refus de l'inquiétude », dans *Du luxe et de l'impuissance* (1994), cité par Julie Sermon, « L'entre-deux lagarcien : le personnage en état d'incertitude », *Problématiques d'une œuvre*, colloque de Strasbourg, Les Solitaires intempestifs, 2007, t. 1, p. 69. La première citation est extraite de *L'Apprentissage* (Les Solitaires intempestifs, 1993).

²³ C'est comme si dans un premier temps la revendication de soi tenait dans la tension et l'éloignement avec les origines, et dans un ultime temps dans la boucle, la réconciliation avec les ascendants : la cruauté de Guibert qui ne donne pas de nouvelles à ses parents lors de son hospitalisation se mesure à ce que serait la cruauté qu'il exercerait à son propre égard en leur en donnant. Le souci de soi l'emporte.

de la virilité hétérosexuelle traditionnelle. Si nous devons nous situer par rapport à la question de l'identité, ce doit être en tant que nous sommes des êtres uniques. Mais les rapports que nous devons entretenir avec nous-mêmes ne sont pas des rapports d'identité ; ils doivent être plutôt des rapports de différenciation, de création, d'innovation. C'est très fastidieux d'être toujours le même »²⁴. Fastidieux et fallacieux : si l'identité hétérosexuelle emblématise une fausse constance, une virilité de tradition, alors l'identité homosexuelle ne doit-elle pas incarner une inconstance vraie, c'est-à-dire une invention ?

Sans doute, si l'on pose la question dans ces termes binaires. Mais dans cette « invention », des modalités relationnelles très diverses se font jour au nom du devenir, de l'accomplissement de soi hors de tout donné naturel: « Le problème n'est pas de découvrir en soi la vérité de son sexe, mais c'est plutôt d'user désormais de sa sexualité pour arriver à des multiplicités de relations. [...] Nous avons donc à nous acharner à devenir homosexuels et non pas à nous obstiner à reconnaître que nous le sommes. Ce vers quoi vont les développements du problème de l'homosexualité, c'est le problème de l'amitié. [...] C'est l'une des concessions que l'on fait aux autres que de ne présenter l'homosexualité que sous la forme d'un plaisir immédiat. [...] On a là une espèce d'image propre de l'homosexualité, qui perd toute velléité d'inquiétude pour deux raisons : elle répond à un canon rassurant de la beauté, et elle annule tout ce qu'il peut y avoir d'inquiétant dans l'affection, la tendresse, l'amitié, la fidélité, la camaraderie, le compagnonnage, auxquels une société un peu ratissée ne peut pas donner de place sans craindre que ne se forment des alliances, que ne se nouent des lignes de force imprévues »²⁵.

Déplions la pensée de Foucault : le stéréotype de l'homosexualité hédoniste, à quoi s'opposerait-il sinon à ce qui serait un généreux et laborieux travail de génération au bénéfice de l'espèce? Le sujet hétérosexuel sacrifierait-il ou du moins différerait-il son plaisir, qui cesse d'être immédiat ? On voit bien que la doxa caricature les deux sexualités, et que l'enjeu de cette carnavalesque représentation est ailleurs. Selon Foucault, il est politique : la puissance d'interpellation du mouvement gay aux Etats-Unis dans les années 70 ne convoque pas que les homosexuels, mais tous les citoyens américains en tant qu'ils sont attachés à la Constitution

²⁴ M. Foucault, « Sexe, pouvoir et la politique de l'identité », *Dits et écrits 4*, n° 358, Paris, Seuil, 1984, p. 739.

²⁵ « De l'amitié comme mode de vie », *Dits et écrits 4, op. cit.*, n° 293, p. 163. (première édition *Gai Pied*, n° 25, avril 1981, pp. 38-39).

américaine et à la Déclaration d'Indépendance. C'est l'essence politique des Etats-Unis qui est en jeu face à une déviation obscurantiste qui les dénature. Les dénaturés ne sont donc plus ceux que l'on croyait²⁶. La puissance du mouvement du devenir subjectif et de l'avenir collectif, pour Foucault, est une et indivise. L'inquiétude, c'est-à-dire le mouvement comme absence de repos, gagne donc par ce qui pourtant devrait tranquilliser : l'amitié, la tendresse, la fidélité dans le compagnonnage... mais elles pourraient dessiner des lignes de force indésirables pour l'ordre établi. Par la perversion des discours dominants, le souci éthique de la vérité de soi engendre le souci comme angoisse politique²⁷.

Même si Jean-Luc Lagarce ne développe pas les intuitions politiques de Michel Foucault, le personnel dramatique de ses deux dernières pièces illustre les multiplicités de relations que le philosophe envisage. La fidélité et le compagnonnage sont symbolisés par Longue Date dans *Le Pays lointain*, tandis que les Garçons et les Guerriers illustrent un mode de séduction plus consumériste. Deux modes de vie homosexuels se font face. A chaque modalité de parole correspond un mode relationnel. L'un raconte et remmaille les fils du temps, alors que les autres énumèrent des inventaires. Mais à l'heure des comptes, le récit et la durée l'emporteront sur la liste et l'instant. L'exigence éthique de l'écriture lagarcienne se vérifie là aussi. Car le sujet homosexuel est particulièrement appelé à penser son identité dès lors que l'homosexualité comme choix subjectif et éthique donne un contenu à l'exigence stoïcienne de culture de soi, de subjectivation ordonnée par la catégorie du vrai : « Là où nous autres nous entendons « assujettissement du sujet par rapport à la loi », les Grecs et les Romains entendaient « constitution du sujet comme fin dernière pour lui-même, à travers et par l'exercice de la vérité »²⁸. L'ambition de dire juste, la pratique de la vérité par le sujet est une ascèse telle que le dire-vrai se constitue comme manière d'être du sujet.

Cette constitution de soi est aux antipodes de la *stultitia*²⁹. Michel Foucault relisant Sénèque définit la « stultitia » comme l'état de celui qui est ouvert et poreux à tous les vents, dispersé dans le temps (lettre de Sénèque à Lucilius I,3) ; qui s'use (*ibid.*, 9, 22) sans penser à la vieillesse comme au point de polarisation qui permet de tendre la vie en une seule unité, dans l'achèvement de soi. Qui se disperse s'émiette (*ibid.* 13,16), vit dans l'instant présent sans

²⁶ Le film de Gus Van Sant, *Harvey Milk*, montre de façon remarquable cet enjeu.

²⁷ On voit bien comment cette analyse est confirmée par les pamphlets d'un Philippe Muray (*Homo Festivus, Festivus Festivus*) ou la prose d'un Houellebecq.

²⁸ *L'Herméneutique du sujet*, *op. cit.*, p. 304

²⁹ Cf *L'Herméneutique*, *op. cit.*, p. 312 et 318.

mémoire ni volonté, ne se rejoint pas lui-même³⁰. Selon les stoïciens, l'unique objet que l'on puisse vouloir toujours et librement – sans obéissance à des modèles extérieurs et contingents – dans la continuité de l'existence – est le soi, alors qu'un usage de la vie qui multiplie les objets de désir ne permet pas de se gouverner, de se connaître, et finalement dessert la subjectivation³¹.

Cette exigence de gouvernement de soi est appelée par le « gaspillage » et la dispersion, auxquels le mode relationnel homosexuel est associé (Un Garçon, tous les garçons, Un Guerrier, tous les guerriers). On ne fait pas de récit qualitatif, évaluatif, avec les objets de séduction qui deviennent des articles d'inventaires, mais seulement des listes et du nombre, du quantitatif. En revanche, l'Ami de Longue Date et L'Amant mort déjà sont singuliers, invités à entrer dans la narration biographique de Louis. C'est donc comme si l'homosexuel de façon privilégiée devait se garder de cette dissémination spermatique et cultiver des pratiques de soi pour sortir de la *stultitia*. L'éclatement de soi, la dispersion et le gâchis de ses forces et de son moi menacent Lagarce dans son intégrité avant que le sida ne l'attaque: « ... Dououreux, voilà ; éclater, se fragmenter en autant de fausses vies »³². La douleur vaut avertissement de l'insuffisance éthique de la déconcentration, dans le travail comme dans le désir : « Catastrophe nucléaire avec *De Saxe*. Ça m'apprendra. Ce que cela m'a appris : à faire des choix, prendre des décisions, ne pas se laisser porter par le vent, aller travailler avec Yno, se remettre en question. Se reposer. Réfléchir. [...] Ai vu passer un nombre incalculable de corps, plus ou moins beaux, plus ou moins agréables »³³. Plus tard, la maladie transforme le mode d'existence épicurien en ascèse stoïcienne: « Au fond, cette histoire de sida, je vis désormais avec, comme assis sur la Mort. [...] On vit autrement. La baise facile est devenue un autre jeu, un autre sport, une autre manière de faire de la gymnastique. [...] Et dans cette méfiance – et prudence – réciproque, on finit par regarder l'autre différemment, se poser la question du "à quoi bon ?", rechercher la qualité au profit (sic) d'une quantité sans intérêt. Si je dois mourir pour lui, ou à cause de lui, autant que cela en vaille la peine. Si baiser avec n'importe qui était devenu la règle au nom de l'hygiène physique, mourir est une aventure plus importante. [...] Autant savoir avec qui mourir, sa vie, son œuvre. [...] A tant faire de prendre des risques, autant qu'ils en vailent la peine »³⁴.

³⁰ Cf *L'Herméneutique du sujet* p. 129.

³¹ cf Sénèque, *De Tranquillitate*.

³² *Journal 1977-1990*, 2 novembre 1984, p. 110.

³³ *Journal*, vol. I, 22/12/1985, p. 179.

³⁴ *Journal*, vol. I, 29/10/1986, p. 225.

L'aventure de mourir oblige à juger non pas sur un plan moral mais sur un plan éthique cette pratique de l'homosexualité. Les médecins ne s'y trompent pas, comme l'atteste cet entretien:

« Une des questions de ce long questionnaire portait sur mes "relations suivies" avec une seule personne. Période ?

Jamais. Le médecin insiste à peine – il n'y a pas fort heureusement de discours moral. Jamais ?

Non. Pas d'homme ou de femme dans cette vie-là, pendant une période digne de ce nom et rien que lui (ou elle). Jamais. Avec tous les autres, fort nombreux, oui.

Le médecin : « 10, 15, 20... 50 ? » Par an.

Tout seul en fait, mais ce n'est pas la réponse à la question.

20 ou 30 bon an mal an, mais pas un seul.

Le mot « ami ». Pas un « ami » ? Non. »

C'est le point qui vous préoccupe – au fond- quand vous marchez porte de la Chapelle, le nez dans le vent.

Et disons-le- mais nous y reviendrons - *l'essentiel de mes préoccupations ne porte pas tant sur la Mort que sur l'utilisation (pas d'autre mot) que je fis jusque là de ma propre vie*³⁵.

Dans la préface du *Journal*, Olivier Py pointe le stoïcisme de Jean-Luc Lagarce : « Il se méfie de la tendresse, il se méfie de tout sentiment doux qui pourrait lui faire perdre son trésor de stoïcisme. Tout amollissement de l'âme, toute sentimentalité le tuerait, il le sait. Ce récit de sa vie, de sa disparition, au quotidien, est aussi le récit d'une volonté de désert idéal, de dépouillement nuptial à l'approche de la mort. Et il semble que d'admettre ce néant, ne rien lui opposer, soit la seule chose qu'il lui ait été donné. [...] Lagarce n'accède à la publication qu'après sa mort et parce qu'il a inventé lui-même sa postérité de manière testamentaire, ingénieusement, scrupuleusement, roublardement. [...] Rien ne se profilait dans son horizon qui puisse ressembler à de la reconnaissance. C'est pourquoi le mot de théâtre est peut-être la seule goutte d'eau dans ce désert épouvantable, raconté comme une chronique mondaine. Le théâtre,

³⁵ *Journal*, vol. I,12/12/1988, p. 412.

c'est à la fois la permission de vivre sans espoir, son stoïcisme, et l'asile de la littérature qui partout ailleurs lui déniait une place »³⁶.

Dans le désert littéraire, l'asile théâtral. Est donnée en effet depuis quelque temps une généreuse hospitalité à la logorrhéique répétition du même et de ses variations, paradoxalement impliquée par l'ascèse à laquelle s'est efforcé Jean-luc Lagarce. Si l'année 2007 a fêté le cinquantenaire virtuel de cet auteur, ce n'est pas par tradition : on ne compte guère de célébrations d'anniversaires potentiels, et l'auteur ne faisait pas déjà partie du répertoire national. C'est plutôt par et pour l'invention de ce théâtre post-moderne. Sans proclamation de table rase avant-gardiste, il réactualise des investigations humaines, un questionnement de la subjectivité dont la crise morale du tournant des deux siècles accroît l'urgence. Il rappelle les réponses apportées par d'autres cultures en d'autres temps de doute. Le souci de soi selon les Anciens rassemblait plusieurs sens et implications : l'acte scientifique de connaissance de soi instruit une conversion morale, et justifie la revendication juridique de soi³⁷. S'honorer pour se gouverner satisfait une obligation spirituelle et joyeuse qui voit dans la vieillesse l'accomplissement et l'achèvement de l'*ethos*, dans un rapport permanent et double de maîtrise et de plaisir, de souveraineté et de satisfaction de soi³⁸. L'entrée à la Comédie française de *Juste la fin du monde* en 2008 confirme l'actualité et la nécessité de cette écriture et de ce qu'elle réalise : elle inscrit la quête de soi-même dans une histoire de la sexualité, entendue comme une histoire de l'humanité.

Marie-Hélène BOBLET – Université PARIS III

³⁶ *Journal*, vol. I, préface, p. 13.

³⁷ *L'Herméneutique du sujet*, op. cit., p. 98, note 10.

³⁸ *L'Herméneutique du sujet*, op. cit., p.83.